

Concours d'écriture 2017

Au commencement...

Appel à talents !

Concours

28 fév / 14 avril 2017

d'écriture

« Au commencement... »

 Tout savoir sur le règlement de participation
www.givry-bourgogne.fr
→ Bibliothèque 

"Antonio"
par Jade LAPCHIN

1^{er} prix

Catégorie enfants



Antonio

La nuit. Le fleuve roulait à coup d'épaules à travers la forêt, Antonio s'avança jusqu'à la pointe de l'île. Mais comment dormir quand le fleuve ne dort pas... La nuit, givrée et glaciale rendit le fleuve encore plus furieux qu'il ne l'était déjà. Antonio ne pouvait dormir avec ce bruit infernal. Il vivait dans une forêt non loin du fleuve qui l'empêchait de rêver chaque nuit. Antonio était un petit garçon, il venait d'avoir 11 ans et vivait seul depuis qu'il avait échoué sur cette île ; ses parents étaient morts noyés. Il se débrouillait seul depuis l'âge de 9 ans et avait comme seul ami le fleuve qui tanguait toutes les nuits... Il chassait de quoi manger dans la rivière argentée : des truites et beaucoup d'autres espèces de poissons... Les animaux étaient ses amis, il les entendait jours et nuits mais moins que le fleuve enragé... L'île sur laquelle il vivait était toute petite mais la verdure, le sable et la vie ne manquaient pas. En revanche il n'y avait qu'un point d'eau et c'était le fleuve aux nuits éveillées... Le matin, tandis que les oiseaux chantaient, il était là depuis toute la nuit aux côtés du fleuve, ce fleuve à qui il parlait à qui il chantait et auprès de qui il pleurait... Parfois, Antonio pleurait, regrettait d'avoir perdu ses parents... Il regrettait de n'avoir pu les sauver... Il était heureux même très heureux d'être arrivé sur cette île mais seulement déçu de pas avoir pu passer ces bons moments avec eux. Maintenant ses seuls compagnons étaient tous ceux qui l'entouraient, tous ceux qui l'écoutaient, c'est-à-dire tous les animaux, les fruits, le sable etc. Un beau matin, il vit arriver une famille (le père, la mère et la petite fille), ils étaient très riches et avaient échoué sur cette île suite à un accident d'hélicoptère. Quand ils ont visité l'île, ils ont tout de suite voulu la prendre en main et en faire une sorte de zoo naturel... Antonio était désespéré et comptait bien les en empêcher. Il avait prévu de faire appel à ses amis (les animaux). Il vivait grâce au fleuve... Il n'allait pas le laisser tomber comme ça... Et au risque d'aller mener une vie complètement désespérée à l'orphelinat... Cinq jours plus tard, les riches étaient rentrés chez eux et n'avaient aucune envie de retourner sur cette île magique au fleuve éclairé... Laissez-moi vous raconter pourquoi... Antonio avait fait appel à son ami le crocodile qui vivait dans le fleuve. Il avait fait fuir cette horrible famille à coups de dents et ensuite, le gorille les avait tirés par les pieds jusqu'à la pointe de l'île... la nuit. Antonio s'avança aux pieds de l'île et se dit qu'il avait de la chance d'avoir des amis aussi fidèles à ses côtés et aussi d'avoir ce fleuve, le fleuve à la vie heureuse, joyeuse et aventureuse...

"L'histoire d'Antonio"
par Camille BALLIGAND

2^{ème} prix

Catégorie enfants



L'histoire d'Antonio

La nuit .Le fleuve roulait à coups d'épaules à travers la forêt, Antonio s'avança jusqu'à la pointe de l'île. Il ne savait plus où il était. Alors, grâce au peu de lumière que produisait la lune, il vit la mer salée. Puis, il regarda les étoiles, car sa mamie lui disait toujours : «Un jour si tu es perdu regarde la position des étoiles.» Mais malheureusement il ne l'avait pas écouté ce qu'il regrettait maintenant mais il fit d'autres tentatives sans succès. Antonio était fatigué et avait froid, il ne pouvait pas dormir sur la plage parmi toutes les bêtes sauvages, les scorpions...

Il alla chercher du bois, de la mousse, des feuilles pour faire une cabane. La cabane terminée il se coucha sur un lit à 50 centimètres du sol près du feu sous les feuilles.

Au petit matin, une jeune fille qui s'appellait Aiko, allait chercher de l'eau au fleuve en passant par la plage pour se détendre ; et quelle surprise pour elle de voir la cabane d'Antonio qui dort encore dedans. Alors, Aiko se rapprocha pour jeter un coup d'oeil et réveilla Antonio de ce fait.

«- Hein, qui, quoi ... », gémit-il. Alors Aiko pencha sa tête vers Antonio pour voir ce qui se passait et dit:

«- Qui es-tu? Et qu'est-ce que tu fais là ? »

Alors, Antonio répondit à moitié réveillé :

« -Je m'appelle Antonio et je me suis perdu et toi ?

- Moi, je m'appelle Aiko et je vais chercher de l'eau au fleuve, tu peux venir avec moi si tu veux, tu te nettoieras dans l'eau. »

Arrivés au fleuve, Antonio se lava et Aiko prit de l'eau en se demandant où étaient les parents d'Antonio. Elle lui demanda : « Antonio où sont tes parents ?

- Je me pose la même question, dit Antonio en sortant trempé de l'eau.

-Pourquoi tu as pris ta douche avec tes habits ? Tu vas attraper un rhume, je te dirai d'aller te changer

- Mais je n'ai que ça et ma cabane est défectueuse.

- Alors où vas-tu dormir?

- Je ne sais pas. Je ne sais même plus quoi faire, j'ai peut-être plus de famille.

- Alors viens dans mon village avec moi ce sera une nouvelle vie pour toi. »

Arrivés au village d'Aiko, on amena des habits à Antonio qui s'habilla et mangea un peu pour reprendre des forces. Aiko fit visiter à Antonio son village et les habitants.

« - Où sont tes parents à toi? Demanda Antonio.

- Mon père est parti à la chasse avec d'autres hommes et ma mère est sûrement allée chercher des fruits chez les voisins. »

Antonio était scotché car elle savait répondre à toutes les questions qu'il lui posait, lui qui ne pouvait savoir d'où il venait et où était sa famille.

« - Viens chez moi si tu veux, proposa Aiko à Antonio.

- Attends, tu as vu la foule là-bas.

- Ah, c'est les hommes, ils rentrent de la chasse.

- On peut aller voir.

- Si tu le souhaites.

- Mais je ne vois rien, qu'est-ce qu'ils font? »

- Ils distribuent la nourriture et racontent ce qu'il s'est passé ou la chasse, pas intéressant en plus mon père ramène du gibier.

- Bon, allons chez toi maintenant. »

EPILOGUE:

Chez Aiko Antonio rencontra les parents et fut adopté par tous ceux du village. Comme le frère de Aiko il allait chercher de l'eau au fleuve jouer, nager avec Aiko. Antonio a même appris à chasser, maintenant il chasse avec les hommes du village. Puis le temps passe Antonio oublia son ancienne vie. Un jour il avait rencontré une jeune fille qui lui avait donné un nouveau commencement. Ceci était ses seuls souvenirs du passé.

"Les mots de Jean"
par Pascale ROBERT

1er prix
Catégorie adultes



Les mots de Jean

La nuit. Le fleuve roulait à coups d'épaules à travers la forêt. Antonio s'avança jusqu'à la pointe de l'île". Jean releva la tête au milieu de la phrase et respira l'odeur d'eau et de branches écrasées qui avait rempli la pièce. Contre les vitres, le vent abattait en paquets serrés la pluie de printemps, barrant d'un rideau gris les collines arrondies. A l'abri des murs épais, il pouvait convoquer à sa table sources et rivières, inondations et incendies, chênes solitaires et champs labourés, hameaux et fermes, bêtes et gens. Et tous venaient avec leur poids de vie, leurs nœuds et leurs forces, exactement là où le récit leur faisait place. Les hommes montaient au petit matin dans la carriole attelée et s'en allaient vers les hauts pays chercher de quoi faire avancer le jour.

De son écriture précise et régulière, Jean tenait endigué le flot des mots échappés d'une bouche que seul il entendait. Son travail, c'était ça : faire entrer dans de petits carnets les désordres de la terre, les lenteurs et les turbulences du fleuve, le vol des étourneaux, et les chemins des hommes. Etre là, présent, dès les petites heures. Sentir monter les forces de la vie avec la lumière, boire le lait du silence avant les oiseaux de l'aube, attraper les mots qui sortent de ce chant du monde. Chaque matin le voyait assis à son bureau, occupé à déchiffrer page à page les écritures de l'air. Et peu importe que l'hiver et le vent s'acharnent à recroqueviller les maisons, ou que la canicule assèche les lavandes, il était à son ouvrage au commencement du jour. La maison s'éveillait petit à petit dans les bruits familiers des femmes, le feu crépitait, le chat cherchait sa caresse, tandis qu'il ouvrait les vannes de ses histoires, plongeait dans leurs courants et en rapportait des pages vives comme des truites, nettes et sans rature.

Aujourd'hui, c'était le grand lâcher et il riait de tout ce temps qu'il lui avait fallu pour s'y préparer. C'était avant. Avant que ne puisse couler le charroi des phrases. Avant, les mots n'étaient pas encore arrivés, les formes comme les pensées étaient à venir et leurs trous d'ombre tournaient dans le désordre d'une danse fragile autour de fulgurances. Jean avait fait la paix avec ce temps de genèse et de chaos, féroce et fécond, plein de lueurs et de doutes. Il avait apprivoisé la peur d'y être englouti sans trace, d'en revenir sans souvenir. Il s'était rappelé les premières fois, l'autrefois, son temps de jeune enfance, quand la parole n'était pas encore advenue et que rien n'avait encore de nom. Il baignait alors dans des sensations innombrables et innommées, et il faisait un avec tout. Toute l'eau de son corps avait fait provision de cette unité première et il se souvenait, inépuisablement. Tandis qu'il grandissait, le vaste monde s'était ouvert peu à peu et avait commencé à se séparer de lui, à prendre parole comme un arbre prend feuille, dans cette continuité irrépressible des saisons, sans à-coups, entre l'odeur du linge propre et des cuirs cirés. Cela aurait pu être irréparable. Mais un jour, il y avait eu l'éblouissement, la rencontre amoureuse avec l'écriture : il se souvient. Il

écoutait un homme lire à voix haute et pour la première fois, la sève et le suc d'un texte sont entrés en lui comme on sent un goût dans la bouche, c'était une connaissance profonde, immédiate, palpable, une vérité de sel qui le réunifiait avant que la tête ait pu comprendre. Il était pris, il était épris, et cette allégresse cosmique le portait comme un initié. Aujourd'hui, il pouvait aller avec confiance sur ses terres familières, en rapporter des cailloux brillants et des secrets d'arbres, parce qu'il avait appris le chemin pour en revenir sans se perdre. Fidèle à cette illumination d'enfance, Jean débusquait ses mots comme un chien suit sa piste, à l'odorat.

Les autres écrivains se tenaient autour de lui, garde rapprochée, présence rassurante et tutélaire, accessibles d'un regard ou d'un geste sur les rayons des étagères qui tapissaient les murs. Jean était un lecteur gourmand et insatiable, voyageur immobile à la pipe en volute tandis que ses yeux bleus parcouraient les écrits contemporains ou des temps passés. Il mâchait les rythmes de la poésie ancienne, il marchait dans les légendes où des dieux cornus jouaient de la flûte sous les oliviers, il entendait le susurrement des sorcières perdues dans les brumes et embarquait dans d'étranges histoires de marins, pleines de bruit et de fureur. Il aimait à entendre la langue des autres, à sentir leur souffle singulier gonfler la bulle de verre de leur récit, faire ployer la courbe d'un chapitre, et donner au lecteur échoué sur son fauteuil l'heureuse fatigue de celui qui sait avoir échappé aux plus noirs dangers. Les pages des écrivains sont une traduction du monde dont il faisait usage, après avoir fait amitié.

Pour provisions de route, Jean avait des souvenirs, des notes, des cartes. Des collections de cartes d'état-major, avec des signes qui racontent à qui sait les lire des histoires cachées, comme font les traces de chevreuils sur la neige, comme les spirales des buses dans le ciel d'avril. Déchiffrant les codes, il pouvait, assis sur sa chaise, arpenter en bottes de sept lieues la démesure des plateaux, débusquer les sources cachées, remonter les héritages et lire les vieilles querelles de villages. Cet espace couché, il le dressait et le faisait sien. Jean laissait sonner en lui le nom d'un lieu-dit, d'un hameau au bout de la route, d'un moulin ou d'une croix plantée entre trois chemins. Et voilà que jaillissait un accord sombre ou acide, grinçant ou profond qui parlait de vies âpres, de grand vent et d'âmes fortes. La carte lui était une partition ouverte et il était le chef d'orchestre. Dans le silence de son bureau, montaient de longues polyphonies sauvages et entrelacées qu'il démêlait à la plume.

Le papier, les buvards, l'encre, les plumes. Ses outils familiers attendaient sur la table de travail, juste à côté du marteau de cordonnier de son père. En bon artisan, il avait choisi ses porte-plumes dans un bois creux, doux et léger, bien à sa main, en les retaillant parfois pour que le flux des phrases glisse sur la feuille comme un radeau sur le fleuve. Là, tout était prêt pour appareiller. Ce matin, il écrivait. Il pouvait enfin lâcher le grand troupeau des mots et les faire passer un à un par le goulet étroit, comme les brebis impatientes. Les premières phrases étaient sorties et

les autres les poussaient du nez en suivant l'odeur d'encre fraîche et de forêt mouillée. C'était le commencement. *La nuit. Le fleuve roulait à coups d'épaules à travers la forêt. Antonio s'avança jusqu'à la pointe de l'île. D'un côté l'eau profonde, souple comme du poil de chat ; de l'autre côté les hennissements du gué. Antonio toucha le chêne. Il écouta dans sa main les tremblements de l'arbre ...*

"Une aide"
par Alexandre SASSIER

2^{ème} prix

Catégorie adultes



Une Aide

- *Puis-je, monsieur, vous proposer mes services, sans risquer d'être importun?*

- Mais qui êtes-vous?

Frédéric Cole dévisagea cet inconnu qui venait de l'apostropher, comme cela, en pleine rue. Téléphone à la main, ses écouteurs autour de son cou et deux kilomètres de marche dans les pattes, il n'était guère de bonne humeur. N'importe qui aurait pu le voir. Mais pas cet inconnu, qui, fixe sur ses appuis, le sourire aux lèvres, lui tendait la main avec un grand sourire.

- Alors monsieur, acceptez-vous mes services ?

- Vos services ? Qu'est-ce que vous êtes, un publicitaire ? Je reçois assez de vos sottises dans ma boîte aux lettres !

- En aucun cas monsieur je ne vous aurais dérangé si cela n'avait pas été urgent. Vous allez avoir besoin de mes services, les acceptez-vous ?

L'échange verbal commençait à durer pour Frédéric. Deux minutes que ce type l'avait accosté. Deux minutes qu'il avait ce bon sandwich, chaud et moelleux de chez Barnes's, qui lui trottait en tête. Son ventre grognait, la moutarde commençait à lui monter au nez.

Au milieu de cette foule urbaine, qui marchait le regard lointain ou rivé sur le smartphone, lui était arrêté. L'appel de ce flux humain, ordonné et froid, le prit aux tripes. Il fallait qu'il continue sa route, qu'il se débarrasse de cet abruti vêtu d'un manteau rouge fluo. Pourquoi l'avait-il arrêté lui et pas un autre ? Il y avait bien un millier de personnes qui passaient ici à cette heure même. Un millier de personnes, dont certains qui avaient peut-être du temps à perdre !

Frédéric Cole ne faisait pas partie de ces gens-là c'était sûr. Et ce fut en baissant son regard, l'air décidé, qu'il bouscula non sans brutalité cet inconnu qui lui avait barré la route. Déterminé à continuer son chemin, le jeune homme s'empressa de mettre ses écouteurs bien profondément dans ses oreilles, d'allumer sa musique, couvrant entièrement les dernières paroles du badaud.

Monsieur ! Monsieur !

La voix de ce type était si forte qu'elle s'entendit, entre deux couplets de sa musique favorite, *Push it to the Limit* de Paul Engemann. « Va-t-il disparaître à la fin ? » pensa fort Frédéric. N'osant pas se retourner, de peur de croiser une fois de plus son regard, il accéléra. Marchant à contre-courant dans une foule aussi pressée que lui, il bouscula plusieurs personnes, sans s'excuser. Certains, offusqués, se retournèrent. Certains, énervés, se mirent à l'insulter. Mais Frédéric s'en fichait. Ce qui comptait pour lui maintenant, c'était de s'éloigner le plus possible.

Ne regardant pas où il allait, le jeune homme s'engagea sur la route, contournant un petit stand de marrons chauds qui se dressait sur son parcours.

Cela faisait au moins deux minutes que Frédéric s'était éloigné de ce type. Vu la vitesse de croisière qu'il avait dû employer, c'était sûr qu'il l'avait définitivement semé. Soupirant, satisfait, un grand sourire de joie s'afficha sur ses lèvres. Enfin, c'était terminé.

La musique, encore plus forte dans ses oreilles, avait définitivement couvert les appels de cet inconnu. Elle couvrit aussi, les vrombissements de ce taxi qui, à peine engagé sur sa route, fonçait à vive allure. Ne l'entendant pas, Frédéric ne le vit qu'au dernier moment. Et le choc fut rude.

Une troupe de citadins s'était massée autour du sinistré. Ce dernier, à terre depuis une bonne dizaine de minutes, recevait les premiers secours.

Le chauffeur du taxi, embêté, avait le teint pâle. Il avait évité le pire. Ce type, inconscient, s'était quasiment jeté sous ses roues ! Heureusement, plus de peur que de mal, il s'en était sorti avec quelques blessures légères seulement. Une aubaine. Vu le choc, qui sait ce qui aurait pu arriver...

- *Puis-je, monsieur, vous proposer mes services ?*

Une main venait de se poser sur l'épaule du chauffeur. Ce dernier, dans ses pensées, sursauta.

- Monsieur, puis-je vous proposer mes services ? demanda un homme au manteau rouge fluo.